

...procès ont été, zâtes, qu'une...
mune; a un-les artistes en question,
als il faut bien comprendre qu'il s'agit
opérette-bouffe, où les délicats et les
tains ne pourraient trouver une pâture
ropriée à leurs goûts. Cela n'a aucune
ortance.

Il faut donc prendre le parti d'assister
ne opérette-bouffe, et, vu de ce côté,
efforts Daunis-Goulet ont abouti à
nassité totale, et à l'annonce d'autres
Ces efforts ont dû être immen-
agissants; de dompter un cheval ré-
public montréalais.

On entendu le public montréalais ne
pas à l'opérette par pitié pour les ar-
ts, et l'intelligente publicité qui s'est
la représentation du 21 n'aurait pas
à apprivoiser notre intérêt; il y a
aussi, et surtout, l'amélioration sur les
précédentes dans le bon goût de
ra et des éclairages, dans la discipline
l'orchestre, des ballets et des mouve-
ments d'ensemble, dans le souci de perfec-
des petits numéros spéciaux, comme
exemple, les danses de Mlle Carmen
Kroff, ou les gambades et les étés
es du chameau au dernier acte.

Il y a des triptiques que l'opérette prive
à dû subir, une intense couleur
y demeure. Les tableaux qu'on nous
évente correspondent à ceux de notre
gination. La scène du harem, particu-
lièrement a déclenché, dès le lever du ri-
de chauds applaudissements. C'est
la l'idée que nous nous faisons d'un
m molesse, volupté, servitudes de la
me. — Et Georges Lanthier évolue dans
gilleu avec des allures pleines de vitali-
té. Son personnage d'Ali ben Ali
fait remarquer, ainsi que sa voix de
E.

Georges Dufresne, fort ténor, comme on
est, fait remarquer lui aussi, évidem-
ent, et il y a mis du sien. Ses notes élè-
vées sont admirables, mais comme il les
lève, et une bruyante respiration nous
quent la durée de son souffle, et l'im-
ance de ce moment musical. N'importe!
applaudi comme les autres.

Les palmes de la partie lyrique de
ant du Désert, appartenant à un dou-
t couple, Daunis-Davies-Label. Celle-
comédienne habile, a déployé une fémi-
nité remarquable et une bonne humeur, un
drame évidente tout au long de la
s. — La jolie voix, imperceptiblement
icante dans les notes aiguës, a atteint
dernier tableau une émotion, une ten-
sité et une qualité de technique, (qu'on
pardonne le mélange de tous ces mots)
Là, fait dignes de la Davies-Label des
leurs jours.

Le Daunis, romanesque chef arabe, ou
oureux timide est en progrès comme co-
dien, et sa voix est toujours enveloppan-
nuancée et très adre d'elle-même.

Les palmes de la partie comique de la
ce doivent être posées sur les têtes de
l'Olyvette Thibault et de M. Gaston St-
ques. On peut se demander avec inquié-
te quel succès aurait obtenu l'opérette
si ces deux bouts-en-train. Le public est
geant, il lui faut le concours de plu-
sieurs talents pour le distraire. Et mal-
gré la virtuosité de M. Daunis, de Mme
Davies-Label, malgré les efforts de l'or-
chestre et la beauté des ballets, malgré tou-
te cette profusion de bon goût et de bonne
lonté, la pièce devait contenir une partie
ttement bouffe, défendue par de vrais
ilistes.

On est effrayé par la somme d'efforts
e représente un spectacle de ce genre
malgré ses petits défauts. — Il y re-
nra encore — le mérite de ses organisa-
urs est immense.
M. St-Jacques a soulevé des fiers sou-
it au long de l'opérette; il prend plaisir
son rôle; il joue avec toute son âme, et
à ses membres, et sa souplesse nous
ane. (Au fond, nous soupçonnons bien
e la sueur ne lui fait pas défaut après
s dades endiablées, mais tout de même
a malgré tout le monde, l'a remarqué).

Mlle Olyvette Thibault, authentique gran-
d'artiste, ne cesse pas de nous éblouir
ses dons et sa science de comédienne.
rvenue à une perfection de diction in-
chies nos artistes canadiens; il ne lui
l'a à élargir, comme on dit, ses pos-
sés. Elle a certains petits gestes, in-
tansément expressifs dans leur rapidité
culés, qu'on en rit d'un rire nerveux.

Leon LAROCQUE

Pour vos jolis yeux doux, Madame

La cigale ayant chanté tout l'été... et
rue... et fland, sous le soleil sans pitié
qu'elle qui la rôti, se trouve peut-être
un peu dépourvue devant la bise qui est
venue plutôt qu'on ne l'attendait.

Dès le premier coup de vent froid on
songe tout de suite à sa garde-robe. La
femme économe transformera ses costumes
de vacances en tenue d'automne.

Tout d'abord remplaçons nos blouses lé-
gères par une blouse de lainage de fan-
tasie à laquelle on peut assortir les revers
du petit vêtement. On peut aussi as-
sortir le sac à main.

Sur une autre jupe de teinte sombre on
peut porter la jaquette noire avec un gi-
let tricoté de ton vif, Chapeau et écharpe
d'un ton intermédiaire et assortis entre
eux.

Cela fait ensembles un peu de smoir à
quoi s'en tenir sur la nouvelle mode d'hiver
afin de rassurer des achats judicieux.
Pas de transformations radicales dans
la ligne qui reste logique, simple, plutôt
surtout pour la rue.

La silhouette se caractérise par une jupe
courte, avec beaucoup de pli creux. La
jupe est étroite avec les vagues un
peu plus ample avec les vagues ajustées.
Afin que les jupes droites restent pratiques
elles sont volontiers fendues en arrière ou
à côté.

La jaquette du costume tailleur est un
peu plus longue que l'hiver dernier, elle
dépose nettement la ligne des hanches.
Elle s'orne abondamment de fourrures.

Les modèles de tailleurs élégants présen-
tent un travail raffiné d'applications de
fourrures, qui dessinent tantôt des brande-
bourgs, tantôt des effets de plastrons, de
gilet, de grandes revers, de poches multi-
ples de cocardes ou de festons de four-
rures. Enormément aussi de plastrons et
d'empêchements en fourrures, formant bo-
liéro court, arrondi sous le bras.

Les grands cols montant haut sur la
nuque; évasés ou ondulés en jabot volumi-
neux, sont réservés aux modèles très ha-
billés et réalisés presque tous en renard ar-
genté.

Certains manteaux ajustés et crispés sont
si abondamment incrustés de fourrures, que
l'étoffe apparaît en bandes strolées et
n'occupe pas plus de surface totale que la
fourrure appliquée.

On voit beaucoup de loutre, du castor,
du phoque lustré, de l'agneau, de l'astra-
kan en toutes couleurs.

Pour les robes un peu habillées on res-
suscite la silhouette 1900, taille mince, buste
marquée, hanches galbées, et jupe lon-
gue pour les dernières heures du jour, bo-
lero court droit ou ajusté au-dessus de la
ceinture ouragée. On a modernisé cette
silhouette pour l'après-midi en écourtant
la jupe; ce qui lui donne un pimpant ex-
quis.

On fait aussi des robes dont l'ampleur
provient de godets en éventail rapportés
au-dessous de la ligne des hanches.

Une jupe fantaisie est celle de mantelets
légers, charmants, petits vêtements nou-
veaux en grosses dentelles, en guipure, en
crochet à la main, en broderie anglaise qui
forment l'ensemble avec une jupe noire ou
même une robe entière.

Les gants retiennent l'attention de tou-
tes les femmes par leur originalité. Les
gants de soirée sont en haute vogue et se
portent l'après-midi et le soir. Quelquefois
les gants rappellent grâce à tel ou tel dé-
tail la robe avec laquelle ils sont portés;
nerveux, découpés, broderies ou incrusta-
tions. Les ensembles encore plus complètes
sont formés par l'accord des gants, du sac
et des souliers travaillés avec la même
rocherche.

Chronique musicale

M CHARLES KOECHLIN donnait
mardi le 21 septembre, une con-
férence à l'École Supérieure de
Musique d'Outremont, sur les modes an-
ciens et leur rôle dans la chanson popu-
laire et la musique religieuse.

Charles Koechlin, compositeur et pédago-
gue, est un théoricien très renommé en
France.
Je ne puis m'empêcher d'avouer que j'au-
rais préféré entendre de ses œuvres exé-
cutées par d'autre que lui-même, car sous
ses doigts malhabiles, elles perdaient toute
signification et tout charme.

Sa conférence qui fut bien plutôt un
cours digne d'une salle posée, sombre
et morte et d'auditeurs indécis et sans
espérance! avait pour but de nous con-
vaincre de l'excellence des modes jeunes
de mille ans sur ceux majeur et mineur,
qui ont produit les immortels chefs-d'oeu-
vre de Bach, Mozart, Beethoven, Wagner,
César Frank et autres.

Pour démontrer la supposée vulgarité
des modes habituels, M. Koechlin n'a rien
trouvé de mieux que l'air de la Madelon
et certaines rognures de vieilles opérettes
en vogue à une époque d'abâtardissement
du goût parisien. Les beautés qu'il nous
a proposées en opposition furent d'abord
de bien fades devoirs d'éèves, quelques
contrepoints riches et sans grand attrait;
d'autres exemples furent exécutés dans un
si effroyable tenue de la pédale forte
qu'ils nous privaient précisément du plai-
sir de la "pureté modale", objet de la con-
férence. Ils n'ont certes pu réussir à nous
dégouter de la beauté mélodique et har-
monique des Schumann, des Chopin ou des
Rymsky-Korsakoff.

Et coetera... Ce cours nous a guère rien
appris et Gevaert, il y a déjà plus de 60
ans, en avait pratiquement épuisé le sujet.
Il y a eu, en effet, peu de nouveaux sous le
soleil. Ce qui me laisse indifférent d'ail-
leurs car la nouveauté en musique n'est
pas signe de beauté.

Cette conférence, disons plus justement ce
cours court, qui après une heure et de-
mie de griserie grise durait encore... ne
sera d'aucun augure; je l'espère, pour la
saison musicale qui s'en vient.

Heureusement qu'au milieu de toutes ces
considérations, Monsieur Koechlin nous a li-
vré cette sentence: "Un mode est ce que
vous le faites". Alors, fort de ce "Tou-
t-ou, l'eu-ben qu'on", je m'en suis allé
rassuré, songeant aux Passions, aux Pré-
ludes et Fugues pour orgue de J. S. Bach.

Félicitons quand même l'École Supérieu-
re de Musique de chercher à nous faire
voir en chair et en os de célèbres Maîtres
étrangers!

Auguste DESCARRIES

Au travail, les amis

AL'OCASION de la fête de Paul
Gouin, il nous fut donné de visiter
bon nombre de groupes. Partout l'ac-
cueil le plus enthousiaste nous a reçus.
Partout l'on comprend qu'il y va de l'in-
térêt de notre nation de fournir à Paul
Gouin les moyens d'intensifier sa lutte pour
la libération des Canadiens français.

Fort de ces constatations, je crois qu'il
est temps de fonder par-tout la province
des cercles d'action canadienne-française.
Il faudra que chacun d'eux s'impose, en
chiffres nets, une moyenne de résultats
hebdomadaires pour six jours, tant de nou-
velles souscriptions, tant d'abonnements à
"La Province".

Il ne devrait pas y avoir un seul comté
habité par quelques-uns de nos amis, et
il y en a partout, où ne s'institue un cer-
cle d'action canadienne-française. De ce
centre d'informations et de réflexions dé-
pend, en une certaine mesure, l'avenir du
Québec.

Quêtes, démarches, ou rires. L'issue dé-
pend de la diffusion de nos idées et de la
vigueur de nos initiatives. La victoire de

ments de "La Province" augmentent. Ce
n'est encore qu'un commencement, mais
c'est un beau commencement. Toutes nos
félicitations, tous nos remerciements à nos
vaillants amis. Qu'ils soient fiers de ce
résultat et qu'ils encouragent "La Provin-
ce". L'Action Catholique et la "Nation" peu-
vent nommer que ces journaux, à dénoncer
la politique péfante de l'Union dite natio-
nale.

Il faut à Québec, et il le faut immédia-
tement, un chef de gouvernement capable
de réunir tous les patriotes. Un seul peut
le faire: Gouin. Cri de ralliement: Gouin
au pouvoir! Pour ce faire, beaucoup d'a-
bonnements et de multiples souscriptions.
Cette campagne de forme nouvelle et at-
trayante est un duel avec le gouvernement
trouillard et antinational et antipopulaire.

Aux jeunes de joindre leurs efforts aux
nôtres. Et au plus tôt. Au travail, Sau-
vons Québec!

Jean LESPERANCE

Au fil de l'eau...

JUDI, 16 SEPTEMBRE 1937. — Aux
heures de doute, l'éternelle question
vous monte quelquefois aux lèvres:
— A quoi bon?

Écrivain, c'est la condamnation, le re-
jet en masse de toute votre existence que
vous prononcez. Un Par cette exclamation,
vous avouez l'inutilité de vos peines, la
vanité de votre effort, le papillage de
votre vie. Mais, écrivain, vous ne croyez
jamais à l'à quoi bon? des moment tris-
tes. C'est votre première et plus durable
gloire.

Dans le terrible vague qui entoure les
outriers de la plume, ils ont tous, un jour
ou l'autre de leur existence, ce surcôt de
révolte contre la magnifique et tragique
obsession qui les marque jour après jour
jusqu'à la fin, sur leurs feuilles nées. Et
presque tous, revenus de leur soudaine
panique, redressés contre la fatigue, l'as-
saut des forces contraires, l'épuisement de
efforts trop prolongés, ils ont tous, di-
je, le même geste pour concrétiser leur
doute, le même mouvement pour stigmatiser
ceux qu'ils croient incapables au bout
d'un de les comprendre et surtout de
partager un tant soit peu leur acuit d'é-
ternel, de durable, de Beau réalité; ils s'y
assemblent à leur table, allument leur lampe,
courbent le dos, et assisient; pour lancer
leur dernier défi cette plume dont ils ve-
naient de maudire la vanité.

Du plus humble littérateur — dont l'ef-
fort aura vraiment été inutile — jusqu'à
ce génie dont la réputation commença du
marbre de l'admiration, la poussière dis-
persée de ses os, un espoir secret, divin, le
poussa. Non pas le désir de l'admiration
immédiate, ni celui de la rémunération, non
plus que la soif de gloire et d'honneur,
mais l'espérance, ancrée jusqu'au fond de
l'âme que leur travail n'aura pas été inu-
tile. — Peut-être se disent-ils, seront-ils
les Rotrou, les Ben Johnson qui ont ren-
du possible la gloire de Corneille et de
cette pensée et aussi très humble des
Shakespeare, peut-être aussi, (très secrète-
ment) cette pensée et aussi très humble derrière
les plastronnages extérieures, peut-être se-
ront-ils aussi Shakespeare ou Corneille
Ils mourront comme les autres et pou-
la plupart oubliés; mais leur travail par
l'histoire de la gloire des grands qui, au
siècle, n'eussent jamais été. Cette satisfac-
tion, celle d'entretenir jusqu'à la dernière
souffle, l'espoir sur la brèche, tel de
soldats.

Entraine de l'humanité ce quelle pos-
sède d'éternel, lui redonne vie sur la page
blanche avec une plume, de l'encre et de
mots, transmette à d'autres cette vision
c'est-à-dire réussit à exprimer un parcel-
le de tout l'insurmontable qui hante la vie
secrète de l'homme; voit leur mission, leur
fardeau et leur gloire.

Comme ils sont émouvants, mes frères
d'armes, émouvants et pathétiques entre
tous les hommes parce qu'ils réalisent en
leurs personnes ce que l'humanité possède
de plus noble, cette énergie d'espérance
qui la fait combattre quand même et tor-
ture, quelles que soient les circonstances
contre-tous les fantômes qui lui barrent
le chemin de l'idéal, de la mort, de l'amour
universel et du bonheur.

Maurice d'AUTREUIL